ROMAN

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÎLE

ALLEGRA GOODMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN ESCH

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

Allegra GOODMAN

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÎLE

Roman traduit de
l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Sur l'île 365, tout est très bien organisé, chacun obéit strictement aux règles définies par la Mère Nourricière qui a su dompter la nature et le climat, mettant à l'abri la Communauté. Oui mais à l'abri de quoi ?
Et qu'arrive-t-il si on refuse d'être comme tout le monde, si l'on est trop curieux ? Honor, après avoir tout accepté, va poser trop de questions…

Collection animée par Soazig Le Bail.

Avec le soutien du CNL.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÎLE

TABLE

PREMIÈRE PARTIE ..... P. 9

DEUXIÈME PARTIE ..... P. 111

TROISIÈME PARTIE ..... P. 191

QUATRIÈME PARTIE ..... P. 273

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour mes enfants :
Ezra, Gabriel, Elijah et Miranda.

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE 1

Tout ceci est arrivé il y a des années, bien avant que les rues soient climatisées. En ce temps-là, les gens jouaient dehors et dans de nombreux endroits, le ciel était naturellement bleu. Un jour, une fillette emménagea dans une maison des Colonies sur l'Île 365 dans la mer Tranquille.

Elle avait dix ans ; elle était petite pour son âge, mais résistante. Elle avait des yeux gris. Ses cheveux, naturellement bouclés, frisèrent encore plus à cause de l'humidité de l'île. Elle était née après le Déluge, dans la Huitième Année Glorieuse de l'Enceinte, et comme toute personne née cette année-là, son prénom commençait par un H. C'était un prénom rare, et au cours des cycles qui suivirent, on cessa de le donner, mais à l'époque, il figurait encore sur les listes. Elle se prénommait Honor.

Extrait de la publication

Sa maison se trouvait presque au niveau des barrières, près de la plage. Il y avait un rez-de-chaussée avec un salon et une minuscule cuisine, et un premier étage avec une salle de bains et deux chambres : une grande et une petite. Quand vous regardiez par la fenêtre de la petite chambre, sur le devant, l'océan était si proche que ça faisait peur ; heureusement, il y avait des barreaux aux fenêtres.

Les parents d'Honor étaient jeunes et intelligents, et ils adoraient rire. Will et Pamela Greenspoon ne s'habillaient pas en marron ou en beige comme la plupart des gens, ils portaient des vêtements démodés, aux couleurs étranges : pêche, gris et même noir. Ils étaient tous les deux ingénieurs. Ils n'avaient pas de quoi meubler leur maison car leurs malles n'étaient pas encore arrivées du Nord. Et ils n'avaient pas de carnets de coupons pour effectuer des achats au Magasin central car ils n'avaient pas encore commencé à travailler. N'étant jamais venus dans les Colonies, ils ne connaissaient personne sur l'île, mais ils expliquèrent à leur fille que cela faisait partie de l'aventure.

– Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois, fit remarquer Honor en s'allongeant sur le plancher nu pour dormir, la tête posée sur l'imperméable de son père, roulé en boule, en guise d'oreiller.

– On ne va pas déménager avant un bon moment, dit Pamela.

– Ça veut dire quoi « un bon moment » ?

– On verra bien, dit Will.

– Un an ?

– On verra.

– Trois ans ?

Pamela intervint :

– Il est tard. Il faut que tu dormes. Demain, tu as un entretien pour l'école.

Même s'ils n'avaient pas de meubles, les Greenspoon avaient emmené Honor à la célèbre Old Colony School pour un test.

Les tests d'admission duraient toute une journée. Il y avait des épreuves de lecture, de recopiage, de mathématiques, de sciences et de géographie. Si les élèves réussissaient ces tests, ils étaient convoqués pour un entretien. Mais celui-ci ne se déroulait pas à l'école. Une personne venait au domicile de l'élève afin d'examiner toute la famille.

Ce matin-là, de très bonne heure, Honor entendit quelqu'un frapper à la porte. Ses parents étaient nerveux car la maison était affreusement vide. Ils avaient emprunté des chaises pliantes aux voisins, mais ils craignaient que l'examinatrice leur mette une mauvaise note à cause de l'absence de canapé.

En ouvrant la porte, Honor découvrit une femme dont les cheveux bouclés et souples dépassaient de sous son chapeau de soleil. Ses yeux étaient d'un bleu limpide comme des billes, sa peau d'une pâleur blanchâtre.

– Bonjour, dit-elle. Je suis mademoiselle Bénédiction.

– Entrez, je vous en prie, dit Pamela. Asseyez-vous.

– Voulez-vous boire quelque chose ? demanda Will quand tout le monde fut assis. Nous avons du jus de goyave au frais.

– Non merci, dit Mlle Bénédiction, sans même un regard pour Pamela ou Will. (Son attention demeurait fixée sur Honor.) Les résultats de tes tests sont excellents, lui dit-elle. Aujourd'hui, je veux juste te poser quelques questions simples.

La fillette se tourna vers son père. Celui-ci lui adressa un sourire d'encouragement.

– Comment s'appelait ton ancienne école ? demanda Mlle Bénédiction.

– Je ne suis pas allée à l'école.

– Parle-moi un peu de tes activités préférées, dit l'examinatrice d'un ton amical.

Voyant que Honor ne répondait pas immédiatement, elle proposa :

– La poterie, par exemple. La musique, le jardinage, la couture…

– Grimper aux arbres, dit Honor.

– Oh, tu t'intéresses aux forêts ? demanda Mlle Bénédiction avec un sourire. Tu aimes étudier les arbres ?

– Non. J'aime y grimper, c'est tout.

En disant cela, elle repensa aux grands arbres des Îles du Nord, les chênes et les sapins, les bouleaux, le tapis

d'épines de pin sous les pieds. Elle repensa aux saules pleureurs. Elle se souvenait d'être restée couchée pendant des heures dans les branches des saules.

– Aimes-tu la Terre ?

Honor hocha la tête.

– Qui nous guide et nous conduit ?

– Notre Mère Nourricière.

– Quelle est sa devise ?

– Paix, amour et joie.

– Et qui protège la Terre ?

– La Compagnie.

– Excellent, dit Mlle Bénédiction.

Honor était heureuse car elle croyait avoir terminé.

– Récite-moi, s'il te plaît, la profession de foi de la Compagnie.

– Nos Conseillers qui êtes au nombre de sept…

– Un peu plus fort, demanda l'examinatrice. Articule clairement, je te prie.

– Nos Conseillers qui êtes au nombre de sept. Votre nom est Compagnie. Votre plan s'accomplira, l'Enceinte se refermera, sur Terre comme au ciel. Donnez-nous chaque jour…

Elle hésita. Ses parents n'étaient pas croyants. Elle ne récitait pas ses prières régulièrement.

– Donnez-nous chaque jour notre pain quotidien. Et corrigez nos péchés. Comme vous corrigez ceux qui pèchent contre nous…

Elle eut un nouveau trou de mémoire. Affolée, elle se tourna vers sa mère.

– Ne nous conduisez pas… souffla Pamela.

– Ne nous conduisez pas dans l'Inexactitude, mais délivrez-nous des mensonges. (Honor débitait son texte, pressée d'arriver au bout.) Car la planète, la puissance et la gloire nous appartiennent. Amen.

Mlle Bénédiction demeura muette. Finalement, elle s'adressa aux parents de la fillette :

– Nous tenons à ce que nos élèves travaillent sans aide ni conseils.

– Je crois que Honor est un peu nerveuse, dit Will.

– Je crains que son niveau soit insuffisant, murmura l'examinatrice. Quel était le Plan quinquennal de Notre Mère Nourricière ?

Honor hésita. Mlle Bénédiction regardait les murs nus du salon.

– Où est votre photo de Notre Mère Nourricière ? demanda-t-elle à Pamela et à Will.

– Nos affaires ne sont pas encore arrivées, expliqua ce dernier.

– Qu'a-t-Elle réussi lors du premier Plan quinquennal ? demanda Mlle Bénédiction à Honor.

Celle-ci fut prise de panique. Elle essaya de réfléchir, mais elle n'avait aucune idée.

– Elle a protégé la Terre avec l'Enceinte, dit Mlle Bénédiction d'un air triste, comme si elle était peinée de voir

Extrait de la publication

qu'une enfant de dix ans ne savait pas ça. Elle a fait du monde un endroit Sûr et Sans Danger. N'est-ce pas ?

Honor acquiesça.

Mlle Bénédiction s'adressa alors à ses parents :

– Puis-je vous parler en privé ?

– Monte au premier, dit Will à sa fille.

Lentement, Honor gravit l'escalier. Dès qu'elle fut à l'abri des regards, elle s'assit sur la dernière marche et tendit l'oreille.

– Elle était affreusement nerveuse, dit Pamela.

– Elle est surtout affreusement en retard, répliqua l'examinatrice. Elle ignore toutes les choses que doit savoir une enfant de son âge. Elle devrait combler ses lacunes en Terre et Climat.

– Si vous nous donnez un livre, nous pourrons peut-être lui faire cours à la maison, proposa Pamela.

– Je pense que vous l'avez suffisamment éduquée. Je crains que le problème vienne de là, d'ailleurs. Parlons de son prénom maintenant.

– Il figure sur la liste, souligna Pamela.

– Je l'ai apportée, justement.

Honor entendit un bruissement de feuilles lorsque Mlle Bénédiction sortit la Liste officielle des prénoms féminins.

– Le problème, dit-elle, et je suis sûre que vous en êtes conscients, c'est que le H d'Honor est muet. Si elle conserve ce prénom, les gens penseront qu'elle appartient à la classe des O. Elle ne pourra pas s'intégrer à ses semblables.

– Ce prénom figure sur la liste, insista Pamela. Entre Honey et Hope.

– Hope est un joli prénom, dit Mlle Bénédiction de sa voix douce. C'est simple. Et on entend le H. Honey, c'est très beau également.

– Mais elle s'appelle Honor, dit Will.

– Ça fait tache.

– On s'en fiche, répondit Pamela.

– Oui, je m'en doute. Mais vous devriez penser à votre fille, à son avenir.

– Êtes-vous en train de nous dire qu'elle ne peut pas aller à l'école parce que vous n'aimez pas son prénom ? demanda le père d'Honor.

– Allons, Will… dit sa femme d'un ton apaisant.

– Ses résultats en mathématiques sont excellents, dit l'examinatrice. Lecture : parfait. Recopiage : assez bien. Hélas, je suis navrée de dire qu'elle a échoué en géographie. Elle ne sait pas dessiner une carte.

– C'est notre faute, déclara aussitôt Will.

– J'en suis consciente. Toutefois, il nous semble évident que, avec du soutien, Honor peut réussir. C'est une enfant intelligente. Nous l'acceptons dans notre école.

– Oh, merci ! s'exclama Pamela.

– Elle apprend très vite, précisa Will.

Honor percevait le soulagement dans la voix de ses parents.

– Nous pensons qu'elle obtiendra d'excellents résultats avec nous, reprit Mlle Bénédiction. Et le moment venu, elle

Extrait de la publication

changera de prénom. La chose s'est déjà produite par le passé.

Honor se pencha au-dessus de la rampe pour regarder en bas. Ses parents ne souriaient pas.

– Vous l'obligerez à changer de prénom ? demanda Pamela.

– Non, bien sûr que non. Elle décidera par elle-même. Et un jour, elle deviendra… Henrietta, par exemple.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda Will.

– Parce que nous l'éduquerons, répondit Mlle Bénédiction. Nous instruirons votre fille comme il convient. Elle comprendra, d'instinct, que son prénom n'est pas adapté. Notre mission consiste à surmonter les différences, et à Old Colony School, l'enseignement est polyvalent. Nous formons l'enfant dans sa totalité.

CHAPITRE 2

L'école était gratuite, comme la cantine, les uniformes et le transport. Une chance. Car si le père d'Honor avait commencé son nouveau travail, ce n'était pas le cas de sa mère. Ses parents lui avaient acheté un lit de camp, mais ils n'avaient pas les moyens de s'offrir un lit pour eux. À force d'essayer de dormir par terre, ils étaient fatigués et ankylosés.

Will massa les épaules de son épouse pendant que toute la famille attendait le car pour le premier jour d'école d'Honor.

Il n'y avait pas d'autre famille à leur arrêt, uniquement deux ouvriers en combinaison blanche qui ramassaient les poubelles de recyclage. Ces individus avaient de drôles d'allures, on aurait dit des poupées vivantes, adultes. Ils se ressemblaient tous avec leurs visages inexpressifs et leurs crânes rasés. Ils ne faisaient pas un bruit.

– C'est qui, ces gens-là ? demanda Honor.

– Des agents, répondit sa mère. Ne les dévisage pas comme ça, c'est malpoli.

– Où sont les autres enfants ?

– Ils viennent de quartiers différents, expliqua Pamela.

– Ils montent plus loin, ajouta Will. Au début, tu seras seule dans le car, c'est le premier arrêt.

– Vous êtes sûrs qu'il passe par ici ? demanda Honor.

Leur quartier semblait abandonné. Des pancartes *Entrée interdite* et des clôtures de fil barbelé marquaient les limites, près du rivage, là où d'anciens hôtels étaient à moitié immergés. Une sale odeur d'algues pourries et de moisissure flottait dans l'air. La seule chose neuve dans les environs, c'était la tour de guet de la Compagnie qui se dressait sur des pilotis, haute et mince. À l'intérieur, Honor distinguait un homme avec des jumelles.

– Regardez ! s'exclama-t-elle.

– Ne montre jamais du doigt un Guetteur.

La fillette fut surprise par la peur contenue dans la voix de sa mère. N'ayant jamais vécu en ville, c'était la première fois qu'elle voyait un Guetteur.

– Il aperçoit sûrement le car de là-haut, supposa-t-elle.

– Il voit tout, répondit sa mère en relevant la visière du chapeau d'Honor.

Celle-ci regarda ses sandales et son cartable neufs. Ils faisaient partie de l'uniforme, comme son chapeau de soleil à large bord, sa jupe kaki et sa chemise blanche ornée de

la lettre H brodée sur la poche, en vert. Elle se sentait mal à l'aise dans cette tenue.

– Ne t'inquiète pas, lui dit Pamela, mais sa voix tremblait.

– Ah, le voilà ! dit son père.

Un car de ramassage scolaire bleu s'arrêta le long du trottoir. Les portes s'ouvrirent dans un souffle d'air frais.

Honor leva les yeux et, pendant un instant, l'angoisse la submergea. Elle avait l'impression qu'en montant dans ce car, elle dirait adieu à ses parents, pour toujours.

– On t'attendra ici à la fin de la journée, dit Will.

– Et si je ne connais pas les réponses ?

– Allons-y, dit le chauffeur.

Honor baissa la tête et gravit les marches d'un bond.

– Si tu ne sais pas, répondit son père, ne le dis pas.

– Sois prudente, ma chérie ! lui lança sa mère.

Honor s'enfonça dans un siège et serra son cartable contre elle.

– Mets ta ceinture, ordonna le chauffeur.

Le car roula en brinquebalant jusqu'à l'arrêt suivant, puis le suivant, et d'autres élèves, de tous âges, s'engouffrèrent à bord. Les grands, ceux des années F et E, montaient joyeusement, mais certains parmi les plus jeunes pleuraient. Les lettres brodées sur leurs chemises allaient du L au N, et même jusqu'au O. Les plus petits, âgés de trois ans seulement, ne voulaient pas quitter leurs parents. Quelques-uns essayaient de remonter l'allée pour s'enfuir, mais le chauffeur était un homme à la forte carrure, très

fort ; il prenait les petits sous son bras et les attachait sur leur siège avec des ceintures spéciales. Les vitres étaient incassables. Les enfants pouvaient les marteler tant qu'ils voulaient, ils découvraient vite que le verre était plus résistant que leurs poings. Alors, les petits ne pouvaient faire qu'une seule chose : brailler. Le chauffeur s'en fichait : il portait des bouchons d'oreilles.

Honor plaqua ses mains sur ses oreilles et regarda par la vitre, alors que le car franchissait, au sommet d'une pente raide, un grand portail en fer forgé dessinant de longues fleurs évasées. Elle vit alors une flotte de cars identiques pénétrer sur la propriété en terrasses de l'école. Un vaste champ s'étendait devant eux, encadré par des bâtiments blanchis à la chaux, la vue sur l'océan et le ciel. Des professeurs brandissaient des fanions sur lesquels figuraient les lettres des différentes classes.

– Tout le monde descend ! annonça le chauffeur en parcourant l'allée pour détacher les ceintures des plus jeunes. Rejoignez votre drapeau. Sans bousculade !

Le soleil était chaud maintenant. Honor transpirait en marchant vers le milieu du champ où les autres élèves de dix ans étaient rassemblés autour d'un fanion frappé de la lettre H.

– Les garçons de ce côté, les filles de l'autre, dit une institutrice d'un ton aimable. C'est toi, la nouvelle ? Mets-toi là-bas, ma petite, pour que je vous compte. Douze, c'est ça ? demanda-t-elle à une autre adulte.

– Oui, douze, répondit sa collègue.

– Mettez-vous en rang, bien sagement.

Les deux institutrices passèrent un certain temps à vérifier le bon alignement des rangs et la tenue des élèves, en ajustant les chapeaux ou rabaissant les cols de chemise.

– En route, dit l'une des deux en s'adressant au premier élève de la file d'Honor. Suivez-moi.

Après la chaleur étouffante du champ, la salle de classe offrait une délicieuse fraîcheur. C'était une vaste pièce. Douze bureaux attendaient les élèves, chacun doté d'un microscope. Pour la lecture, douze lutrins et douze fauteuils étaient disposés en cercle. Il y avait également douze métiers à tisser et douze pianos droits, d'un noir éclatant. Sur un des murs, des outils de jardinage étaient suspendus à des crochets. Un immense aquarium d'eau de mer accueillait des poissons tropicaux, du corail semblable à de la dentelle, des anémones de mer et même un poulpe que Mme Whyte avait baptisé Octavio. Au-dessus du tableau noir, sur le devant de la classe, était accroché un portrait encadré. Honor ne se souvenait pas d'avoir jamais vu une si grande représentation de la Mère Nourricière. Ses yeux bleus pétillaient, ses cheveux argentés étaient relevés en chignon, elle portait un cardigan rouge et des lunettes pendaient autour de son cou au bout d'une chaîne.

L'institutrice écrivit son nom au tableau : Mme Whyte. C'était une femme élégante avec de longs doigts et des

cheveux blancs qui s'accordaient à son patronyme[1]. Elle fit l'appel.

– Hagar… Harriet… Ah, il y a une deuxième Harriet. Vous serez Harriet K. et Harriet V… Haven… Hedwig… Helena… Hester… Hillary… Hildegard… Hiroko…

Elle marqua un temps d'arrêt et examina la liste d'un air perplexe.

– Honor, dit-elle finalement, avant de poursuivre : Hortense…

N'étant jamais allée à l'école, Honor observa les autres pour apprendre ce qu'elle devait faire. Dans la classe, chacune avait un rôle, que personne ne pouvait assurer à sa place. La responsable des livres distribuait les livres pour la lecture. La responsable du snack poussait un chariot sur lequel se trouvaient des gobelets de jus d'orange, des assiettes de fromage avec des crackers et des litchis. La responsable de l'aquarium nourrissait les poissons. Il y avait de nombreuses règles et de nombreux cours : peinture, mathématiques, recopiage, sciences, gymnastique, musique, tissage et, bien entendu, géographie et Nouveau Climat.

Pour le cours de géographie, Mme Whyte déroulait une grande carte devant le tableau noir. Une carte du monde. Un monde entièrement bleu, à l'exception de minuscules points verts qui représentaient les îles.

1. En anglais, *white* veut dire blanc *(N.d.T.)*.

– Qui peut situer les Colonies sur la carte ? demanda Mme Whyte en proposant sa règle à l'élève capable de localiser les îles dans le bleu profond de la mer Tranquille.

– Qui peut situer notre île sur la carte ?

Les fillettes plissèrent les yeux, mais les îles étaient si nombreuses qu'il n'était pas facile de désigner la bonne.

– De quel genre d'île s'agit-il ? demanda Mme Whyte.

– Une grande, proposa Hagar.

– Oui, elle est relativement grande, dit la maîtresse. Mais c'est quel genre d'île ?

– Tropicale, dit Harriet K.

Mme Whyte hocha la tête.

– Importante, ajouta Hortense.

Mme Whyte semblait ravie.

– Oui, Hortense, c'est une île importante pour plusieurs raisons. Mais ce n'est pas la réponse que j'attendais. Il s'agit d'une île « volcanique ». Nous vivons sur la pointe d'un grand volcan qui émerge de l'océan. Et cette année, vous aurez beaucoup de plaisir à apprendre tout ce qu'il faut savoir sur les volcans. Qui peut m'indiquer les Îles du Nord ?

– Moi ! s'exclama Honor.

Mais Mme Whyte interrogea Hester car celle-ci levait la main.

– Qui peut m'indiquer les mers Polaires ? Qui aimerait nous expliquer à quoi elles ressemblaient avant l'Enceinte ?

– Elles étaient froides, répondit Hiroko, debout devant la carte, en montrant les océans situés près des pôles Nord et Sud.

– Orageuses, ajouta Hillary.

– Le blizzard pouvait vous tuer, renchérit Harriet K.

– Excellent, dit la maîtresse. Qui veut nous montrer à quoi elles ressemblent maintenant ?

Honor leva la main et cette fois-ci, Mme Whyte l'interrogea. Honor monta alors sur un tabouret spécial afin de dérouler un transparent devant le planisphère. Le panneau était teinté au niveau des mers Polaires et des Îles du Nord, si bien que ces parties du globe paraissaient maintenant rosées et chaudes.

– Honor, dit Mme Whyte, tu viens du Nord. À quoi ressemble cet endroit maintenant ? Y a-t-il des ours polaires, là-haut dans les Îles du Nord ?

Quelques filles ricanèrent.

– J'en ai vu, dit Honor, juchée sur le tabouret.

Les ricanements cessèrent. Mme Whyte prit un air si sévère qu'Honor sentit son cœur s'emballer.

– Dans cette classe, on ne ment pas, déclara la maîtresse. On n'exagère pas et on n'invente pas, *jamais.*

Honor tressaillit.

– Sais-tu ce qui arrive aux enfants qui mentent ?

– Je n'ai pas menti… J'ai vraiment… Il était en train de nager, bafouilla la fillette. (Elle se souvenait de la mise en garde de sa mère : « Sois prudente, ma chérie ! »)

En fait, je crois que c'était peut-être une autre espèce d'ours.

Le visage de Mme Whyte s'adoucit. Elle aida Honor à descendre du tabouret.

– Oh, je vois de quoi tu veux parler, dit-elle. C'est tout à fait juste.

Pendant que Honor regagnait sa place, la maîtresse expliqua à ses élèves :

– Les mers Polaires et les Îles du Nord sont sous l'Enceinte. Qu'est-ce que ça signifie ?

– Elles sont sûres, dit Hiroko.

– Sans danger, dit Hildegard.

– Elles ont un toit, dit Hortense en rejetant en arrière ses cheveux blonds d'un air suffisant.

– Oui, elles sont couvertes, dit Mme Whyte avec un sourire. Et grâce à cela, elles jouissent de ce qu'on appelle…

– Le Nouveau Climat ! répondirent en chœur les filles.

– Les Îles du Nord sont-elles froides ?

« Parfois », pensa Honor.

– Non, répondirent les filles.

– Les Îles du Nord sont-elles chaudes ?

« Parfois », pensa Honor.

– Non.

– Comment est le Nouveau Climat là-bas ?

– Ensoleillé ! dit Hillary.

– Superbe ! dit Hedwig.

– Idéal ! dit Hortense.

– Très bien, dit Mme Whyte.

Honor secoua la tête. Elle avait envie de dire : « Non, le climat du Nord n'est pas "idéal". Certains jours sont ensoleillés, mais des fois, il fait froid. Les Îles du Nord sont boueuses et gelées. Parfois, on aperçoit l'île voisine, mais parfois, il n'y a que des marécages à perte de vue. » Elle avait envie de demander aux autres filles : « Comment pouvez-vous connaître un endroit où vous n'êtes jamais allées ? » Mais elle resta muette jusqu'à la fin du cours, quand Mme Whyte leur demanda de se mettre en rang pour la leçon de tir à l'arc.

À l'heure dix-sept, à la fin de la journée, Honor était épuisée. Lentement, elle rassembla ses livres et se dirigea vers la sortie. Quelque chose attira son regard au moment où elle allait quitter la salle de classe. Quelqu'un, ou quelque chose, l'observait. Elle se retourna. Les autres filles étaient pressées de filer. Aucune ne jeta même un regard dans sa direction, et pourtant, Honor se sentait observée. Elle poursuivit son examen. Et elle découvrit que c'était le poulpe qui la regardait fixement ! Collé contre la vitre de l'aquarium d'eau salée, il l'observait avec son gros œil globuleux.

Honor s'approcha de l'aquarium. Octavio la dévisageait littéralement. Elle tendit la main vers la vitre.

– Stop ! Tu vas être en retard ! lui lança Mme Whyte. Dépêche-toi de te diriger vers la sortie. Cours.

Honor sortit en courant. Quand elle atteignit le car, elle était essoufflée. Elle se glissa sur le dernier siège libre et s'y enfonça, la tête collée contre la vitre. Que se passait-il si on loupait le car ? Elle ne voulait pas le savoir. Le car descendit la colline dans un grondement et Honor ferma les yeux. Son esprit fut envahi de planisphères et de cartes météo, d'uniformes et de règles ; il y avait également Mme Whyte et le poulpe aux yeux noirs.

L'un après l'autre, les élèves descendirent. Le car bleu faisait le tour de l'île. Honor sombra dans le sommeil.

– Terminus. Tes parents t'attendent.

Le chauffeur la secoua brutalement par l'épaule ; elle dégringola les marches et tomba dans les bras de Pamela et de Will.

– Alors, c'était comment ?

Elle haussa les épaules.

– Tu t'es fait des amis ?

– Non.

– Qu'as-tu appris pour ta première journée ?

– Rien.

– Oh, je ne peux pas le croire, déclara son père, alors qu'ils marchaient vers la maison.

L'air empestait les mangues pourries et les fruits de l'arbre à pain blets. Peu de gens vivaient dans les bungalows au bord du chemin qui conduisait au lotissement des Greenspoon. Des grillages et des chiens féroces protégeaient ces maisons inhabitées. Un rat aux poils bruns jaillit dans la

rue déserte. Presque aussitôt, l'éclair silencieux d'un taser frappa l'animal. Honor se blottit contre ses parents.

– N'aie pas peur, dit Pamela, le Guetteur l'a eu.

– Notre Compagnie à l'œuvre, dit Will.

Honor frissonna. Le rat n'était pas mort, juste sonné ; en boitant, il se précipita dans la gueule ouverte d'une benne à compost installée sur le bord de la route. Toute créature frappée par un pistolet paralysant cherchait immédiatement une benne à compost. Ainsi, aucun corps en décomposition ne souillait la chaussée.

– On est obligés d'habiter au dernier arrêt ? demanda la fillette.

– Oui, on est obligés, soupira Pamela.

Honor la regarda. Ils avaient souvent déménagé, mais c'était la première fois qu'elle entendait sa mère soupirer de cette façon. Il était presque l'heure dix-huit quand la famille arriva enfin à la maison. Le ciel ressemblait à du sorbet à l'orange.

– Regardez les nuages ! s'exclama-t-elle.

Elle était perplexe. Les nuages n'étaient pas blancs, comme là où ils vivaient avant. Ils avaient la même couleur que le ciel.

– Pourquoi les nuages sont orange, eux aussi ?

– Chut, fit Pamela, pendant que Will ouvrait la porte.

Celui-ci se crispa au moment où il tendait la main pour allumer la lumière. Une silhouette massive se dressait devant eux dans le salon, et une deuxième se trouvait

dans le couloir. Mais il suffit qu'il abaisse l'interrupteur pour que la peur se transforme en joie. Car les Greenspoon découvrirent que ces formes inquiétantes n'étaient autres que leurs propres affaires. Leurs malles étaient enfin arrivées du Nord !

Extrait de la publication

CHAPITRE 3

Trois vieilles malles de bateau les attendaient dans la maison ; elles avaient été ouvertes et vidées par l'agent des Postes du quartier. Les vêtements et les draps étaient soigneusement empilés sur le sol.

– Mon nounours ! s'exclama Honor en enlaçant sa vieille peluche râpée.

– Ma cafetière ! s'exclama sa mère en s'empressant de l'emporter dans la cuisine.

– Oh, il est déchiré, dit la fillette.

Son ours était grièvement blessé et tout bosselé parce qu'il avait perdu une partie de sa bourre.

– Ils l'ont fouillé, murmura son père en examinant la couture déchirée dans le dos de l'ours. Regarde-moi ça, Pamela.

– Qu'est-ce qu'ils cherchaient ? demanda Honor.

Ses parents ne répondirent pas.

Il y avait dans ces malles des draps et des couvertures, des oreillers, des vêtements, des plats, des casseroles et des poêles. Les appareils électroniques, les ordinateurs, les téléviseurs et les livres n'étaient pas autorisés dans les logements privés, à cause des Mesures de Sécurité. Les enfants pouvaient lire et étudier les ouvrages de l'école et quand ils étaient plus grands, ils pouvaient en emprunter à la bibliothèque, mais on ne publiait plus de nouveaux livres, à part ceux de la Mère Nourricière. C'était elle qui écrivait tous les manuels d'histoire, les chansons et les proverbes. Avec les Conseillers de la Compagnie elle rédigeait les lois et établissait des Postes de Sécurité dans chaque pâté de maisons, avec des boutons d'appel en cas d'urgence. En ce temps-là, dans les Colonies, il n'y avait pas de téléphone à l'intérieur des maisons. Cela faisait partie du programme visant à bâtir une communauté Sûre et Sans Danger.

En déballant leurs affaires, Will découvrit qu'un vieux réveil avait été démonté par la Poste. Heureusement, il n'était pas trop endommagé. Les malles avaient contenu également des trésors de famille : une paire de chandeliers et un joli gobelet, le tout en argent, enveloppés dans des couvertures en laine rugueuses. Ils avaient été subtilisés ; il ne restait que les couvertures : une bleue en mohair et une en tissu écossais noir et vert.

Will et Pamela traînèrent deux des malles au premier étage, une dans chaque chambre. En position verticale, elles

étaient conçues pour servir d'armoires au cours des longs voyages transatlantiques. Elles étaient munies de tiroirs en cèdre en bas et de cintres en haut. L'une d'elles possédait encore ses cintres d'origine.

Will renversa la troisième malle sur le côté pour faire office de table de salon. Pendant que la famille partageait un repas constitué de saucisses et de haricots à la sauce tomate, Honor fit courir ses mains sur la surface cloutée de la malle et récita à voix haute les noms étranges qui étaient collés dessus : Istanbul, Cordoue. Will avait trouvé ces malles sur le port en arrivant.

L'atmosphère était étouffante et moite. La maison ne possédait pas de système de climatisation.

– C'est quoi, ces bestioles ? demanda Honor en montrant les insectes qui pullulaient dans la lumière au-dessus de leurs têtes.

– Je ne sais pas, répondit sa mère.

– On dirait des sortes de termites, dit son père. Je suis sûr qu'ils sont inoffensifs.

Néanmoins, il éteignit la lumière pour tenter de mettre fin à ce ballet.

Même à l'intérieur de la maison, l'air marin sentait le sel et le poisson. Dans l'obscurité, Honor entendait le ressac qui respirait comme un monstre ; il se rapprochait en douce, de plus en plus, et martelait le rivage. La marée montait, brutale et menaçante.

– On n'est pas en sûreté ici, dit Honor.

– On l'est autant que dans le Nord, répondit Pamela.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda la fillette.

Dans le Nord, ils avaient habité de grandes maisons abandonnées avec des vérandas vermoulues. La peinture des murs s'écaillait, les toits fuyaient. Honor jouait dehors pendant des heures. La nuit, elle s'endormait au son de la pluie qui tintait dans les casseroles et les poêles que sa mère avait disposées dans sa chambre. Les maisons se dressaient, solitaires, sur des îles boisées. Il n'y avait pas de voisins. Quand Pamela voyait approcher quelqu'un, à travers ses jumelles, elle disait à Will : « On a de la visite. » Le moment était alors venu de déménager, une fois de plus. Ils descendaient des forêts, vers des étendues d'herbes hautes, inondées ; la terre était détrempée sous leurs pieds. Ils marchaient vers des mers stagnantes, ils chargeaient leurs affaires à bord de frêles embarcations. Pendant que ses parents ramaient, Honor scrutait l'eau boueuse ; elle voyait des petits poissons et, vers le fond, semblables à des monstres endormis, les carcasses rouillées de vieux camions.

– On va fêter ton premier jour d'école, déclara Will. Il nous faut un gâteau ou un dessert.

– Hélas, on n'en a pas, dit Pamela.

– Il nous faut de la musique alors, dit Will. Où est mon harmonica ?

Ils fouillèrent dans les malles, mais l'harmonica avait disparu.

– Un instrument dangereux, commenta Will.

Pour s'amuser, il lança la couverture écossaise sur Pamela et la bleue sur Honor.

– On va étouffer ! protesta Pamela.

Les couvertures avaient une odeur particulière, une odeur fascinante. Celle des boules de naphtaline, expliqua Will. Pendant quelques secondes, la laine dégagea également une fraîcheur venue d'ailleurs, comme si elle avait emmagasiné l'hiver dans ses plis.

– La neige recouvre le Nord, dit Will. Les aurores boréales envahissent le ciel. Nous sommes sur notre traîneau, nos chiens aboient et sautent sur place, impatients de s'élancer. Que dis-tu aux chiens, Honor ?

– Papa, gémit-elle.

– Hein ? « Papa » ? C'est ça que tu leur dis ?

Il chatouilla sa fille et la chatouilla encore, jusqu'à ce qu'elle s'écroule de rire.

– En avant ! En avant ! cria-t-elle enfin.

Will et Pamela entonnèrent alors les vieilles chansons. Noyés dans l'obscurité, dégoulinants de sueur, ils chantèrent pour couvrir le bruit du ressac dehors.

– « Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver… »

Will annonça à Honor qu'il allait lui apprendre une nouvelle chanson.

– « Au-delà de la rivière et à travers les bois, commença-t-il, vers la maison de grand-père nous marchons… »

– C'est quoi, un grand-père ? demanda Honor.

Will arrêta de chanter.

– C'est un vieil homme, tout simplement, répondit sa mère.

– Le père d'un père ou le père d'une mère, dit Will.

– « Au-delà de la rivière et à travers les bois

Oh, comme le vent souffle !

Il brûle les pieds

Et mord le nez.

Alors que… »

– Chut ! Écoute…

Pamela avait entendu des coups frappés à la porte.

Will repoussa la couverture et se précipita.

– Qui est là ?

– Patrouille de Quartier.

Will ouvrit la porte et ils découvrirent un homme de grande taille aux cheveux blancs, en peignoir et pantoufles.

– Michael Pratt. Votre voisin de droite. Je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

Il brandissait une lampe électrique, dont il promena le puissant faisceau dans tous les coins. Honor poussa un cri de douleur quand la lumière la frappa en plein visage.

– Tout va très bien, dit Pamela.

– J'ai cru entendre chanter, dit Pratt.

– Oh, ça, dit Will. Nous chantions des berceuses à notre fille.

Extrait de la publication

L'homme observa Honor en plissant les yeux. Elle voyait qu'il pensait : cette fille a passé l'âge des berceuses.

– Il y a école demain, dit-il. Vous ne savez pas que l'heure vingt et une est passée ?

– Notre réveil est cassé, dit Pamela en montrant la petite pendule disloquée.

– C'est ça la Poste de nos jours, dit Pratt d'un ton plus chaleureux. J'ai moi-même déposé plusieurs réclamations.

– Vraiment ? Comment doit-on s'y prendre ? demanda Will. Nous avons des…

Pratt lui coupa la parole.

– Vous contacterez la Poste demain matin. En attendant, couchons-nous et dormons.

Pratt referma la porte derrière lui. Dehors dans l'obscurité et la chaleur, l'océan sembla redoubler de violence. Honor monta se coucher en traînant les pieds. Sa mère l'imita.

– Tu veux ton ours ?

– Non, j'ai pas très envie.

Pamela posa la peluche déchirée près de la fillette, par terre.

– On n'a jamais eu de Patrouille de Quartier, dit Honor.

– On n'a jamais vécu dans un quartier.

– Est-ce que j'ai eu une grand-mère ?

Pamela parut décontenancée par cette question.

– Oui, je crois.

Extrait de la publication

– C'était ta mère ?

– Sans doute.

– Comment elle s'appelait ?

Pamela fouilla dans sa mémoire. Elle ferma les yeux pour réfléchir, mais elle finit par secouer la tête.

– Hélas, je ne m'en souviens pas.

– Pourquoi tu as oublié ?

– Tout le monde oublie, dit Pamela, tristement. C'est à cause de l'eau qu'on boit, de la nourriture qu'on mange.

– Comment ça ?

– Il est tard. Tu dois te lever de bonne heure demain pour aller à l'école.

– On ne pourrait pas retourner dans…

– Non.

Honor craignait de ne pas réussir à dormir avec la mer Tranquille qui rugissait derrière la fenêtre, mais elle était tellement fatiguée que ses paupières se fermèrent malgré tout. Moins de cinq minutes plus tard, elle rêvait.

Elle rêvait qu'elle était avec ses parents dans le Nord. Ils tiraient leur barque sur une plage couverte de petits galets. L'eau était limpide et froide. Soudain, Honor vit bouger quelque chose.

– Quel est cet animal ? demanda-t-elle.

– Un ours polaire, murmura son père.

– Non, c'est impossible, dit sa mère, terrifiée et incrédule. Il n'y a plus d'ours polaires.

– Ne bouge pas.

Le père d'Honor la serrait fort dans ses bras, tandis que le gros ours approchait. Sa fourrure, qui avait sans doute été blanche, avait jauni. Il était maigre et se précipitait vers eux.

Le père d'Honor lui jeta une pierre, puis une autre. Il atteignit l'ours. Celui-ci était faible. Effrayé, il repartit vers l'eau en claudiquant.

– Allons ! lui cria le père d'Honor. Je ne veux pas te faire de mal.

Mais il avait blessé l'ours.

– Oh, non ! s'exclama Honor. Il perd sa bourre !

En effet, le pelage du gros animal était déchiré et des touffes de bourre blanche s'étiraient derrière lui dans l'eau.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE 4

Lorsque les journées devinrent plus chaudes, Honor et ses parents s'installèrent au rez-de-chaussée pour dormir, les chambres du premier étage étant des étuves. Un système de climatisation coûtait quatre cents points au Magasin central et les Greenspoon n'avaient pas les moyens de s'en payer un. Will avait trouvé un emploi dans la Cité, mais Pamela n'avait toujours pas été sélectionnée pour un travail.

Tous les matins, Honor se réveillait en sueur. Même l'eau froide du bain était chaude. Elle ne traînait plus les pieds pour se rendre à l'arrêt de bus car elle avait hâte de monter dans la fraîcheur du car pour échapper à l'air salé étouffant.

L'école lui prenait tout son temps. Ses parents se réjouissaient de voir qu'elle apprenait si vite. Elle étudiait la

géométrie, le tracé des graphiques et la statistique. Elle tissait une longue et étroite pièce d'étoffe violette et lavande. Elle observait au microscope des organismes minuscules, qu'elle dessinait ensuite dans son cahier de biologie. Elle apprenait à tirer à l'arc. Elle savait de mieux en mieux dessiner les cartes, même si celles-ci ne ressemblaient pas du tout au monde qu'elle avait connu.

Les cartes de l'école montraient un Nord teinté de rose par l'Enceinte. En cours de climatologie, on leur enseignait que les Îles du Nord étaient totalement Sûres et Sans Danger, et qu'il y régnait un Nouveau Climat idéal. Mme Whyte leur montrait des photos d'arbres et de pelouses vert émeraude et de ciels sans nuages. Elle leur passait des films dans lesquels on voyait des fleurs éclore, indéfiniment, sous un soleil radieux.

Dans les premiers temps, Honor eut du mal à se contenir quand on leur parlait du Nord, mais au fil du temps, ses souvenirs de la pluie, du froid et de la neige fondue commencèrent à s'estomper. Les voies navigables et les sapins immenses sortirent de sa mémoire. Ses activités scolaires chassèrent le passé de son esprit, et les films sur le Nord qu'on lui projetait remplacèrent peu à peu les images qu'elle avait dans la tête. Il n'y avait que dans ses rêves que réapparaissaient des visions fragmentées de son ancienne maison. Dans ses rêves, les arbres du Nord étaient dorés, les feuilles parées de reflets cuivrés, orangés et écarlates.

Un jour, Mme Whyte dit :

– Honor, toi qui as vécu dans le Nord, dis-nous comment sont les feuilles là-bas.

Honor crut que la maîtresse lui demandait de raconter aux autres comment les feuilles changeaient de couleur.

– Chaque année, elles deviennent rouges, jaunes et marron, dit-elle en s'adressant à la classe.

Mme Whyte secoua la tête et dit :

– Plus maintenant. Absolument pas. Est-ce que les arbres changent de couleur, les enfants ?

– Non ! répondirent en chœur les élèves.

Certaines filles cachaient leur bouche avec leurs mains. Elles se moquaient d'Honor.

– Vous n'êtes jamais allées dans les Îles du Nord ! s'emporta Honor. Comment vous pouvez savoir que les arbres sont toujours verts ?

– Comment le savez-vous, les enfants ? demanda Mme Whyte.

Personne ne dit rien, pendant un long moment. Les filles semblaient perdues.

Finalement, Hildegard leva la main et brandit son manuel de climatologie.

– C'est écrit dans le livre : « Les arbres des Îles du Nord restent verts d'un bout de l'année à l'autre. »

Mme Whyte sourit. Elle n'était plus en colère. Le soleil sembla revenir dans la salle de classe.

– Exactement, dit-elle. Nous connaissons l'aspect des arbres du Nord grâce à notre livre.

– Mais j'ai vu les… protesta Honor.

– Fouille dans tes souvenirs, dit Mme Whyte.

C'était étrange. Dès que la maîtresse demanda à Honor de fouiller dans ses souvenirs, ceux-ci s'évanouirent. Mme Whyte se tenait devant elle, convaincue de ce qu'elle affirmait, et dans son dos, il y avait les autres filles qui ricanaient et pouffaient. Honor ne se souvenait plus d'avoir vu de ses propres yeux des feuilles multicolores. Elle se souvenait seulement qu'elle en avait rêvé.

– Vous vous souvenez quand les feuilles changeaient de couleur ? demanda-t-elle à ses parents ce soir-là, au moment de se coucher.

– Je crois, dit sa mère.

– Tu te souviens des couleurs ?

– Moi, je me souviens que les feuilles tombaient des arbres, dit son père.

– Mais avant de tomber, elles ne changeaient pas de couleur ?

Ses parents essayèrent de se souvenir, en vain.

– Elles brunissaient et mouraient, dit son père. Ça, je m'en souviens.

Tous les trois avaient du mal à se remémorer leur ancienne vie dans le Nord. C'était comme oublier une

langue qu'on avait connue. Quelques mots demeuraient, mais chaque jour, ils en oubliaient de nouveaux.

Les cours d'histoire étaient difficiles. Honor devait apprendre par cœur les événements de la Révolution Pacifique décrits dans son manuel.

« Après le Déluge, les maladies, la guerre et la famine décimèrent la population humaine. Alors, la Mère Nourricière, la Dispensatrice, se dressa. C'était une simple maîtresse d'école. Elle faisait des biscuits. Elle aimait les fleurs, les enfants, le soleil et les chansons. Elle croyait au principe de Sécurité Avant Tout. Sa Révolution Pacifique avait pour but de protéger et de défendre les îles restantes. Son programme : construire des digues et des cités sûres, recouvrir les mers Polaires d'une Enceinte et instaurer le Nouveau Climat au Nord grâce à des températures régulées tout au long de l'année. La Première Année Glorieuse de l'installation de l'Enceinte fut marquée par la sécurisation du cercle Arctique, la mise en application du nouveau calendrier, de la nouvelle horloge… »

Honor récitait ces mots dans sa tête, plongée dans l'eau tiède du bain.

– Tout va bien, là-dedans ? demanda sa mère à travers la porte.

– Oh, zut ! Tu m'as fait perdre le fil, dit Honor en se redressant brutalement dans l'eau.

– Que dis-tu ?

Honor ôta la bonde. Elle s'essuya avec une serviette blanche rêche et enfila sa chemise de nuit.

– Je dois réciter ma leçon en cours d'histoire demain, dit-elle quand sa mère entra dans la salle de bains. Il faut que je m'entraîne.

– Il est tard. Tu dois te coucher.

– Je t'en prie, supplia Honor. Si je ne sais pas ma leçon, je vais encore être privée de récréation.

– C'est comme ça que ça se passe ? Ils vous punissent quand vous ne savez pas votre leçon ?

Pamela semblait outrée.

– Ils n'appellent pas ça une punition ; ils appellent ça « moment de réflexion ».

– Et à quoi êtes-vous censés réfléchir ? demanda Will, occupé à étendre des vêtements sur un sèche-linge dans la chambre.

– Aux moyens de corriger ses Inexactitudes, répondit Honor. C'est évident, non ?

– Ne me parle pas sur ce ton, dit son père.

Honor veilla fort tard ce soir-là pour apprendre sa leçon. Assise dans le salon, en chemise de nuit, elle contemplait la lampe suspendue au plafond au-dessus de sa tête en récitant :

– « Une nouvelle entente entre les nations, une génération qui… »

À l'intérieur du globe en verre de la lampe, elle voyait une araignée noire aux pattes repliées, morte. À côté d'elle,

une autre araignée, vivante celle-ci, tentait d'escalader la paroi lisse du globe pour s'échapper. Elle se hissait de quelques centimètres, puis retombait immanquablement, en reculant devant la chaleur brûlante de l'ampoule. Elle recommençait, encore et encore, et à chaque fois, elle échouait. Honor n'arrivait pas à en détacher son regard. Il fallait qu'elle continue à apprendre, mais impossible de se concentrer avec cette araignée qui se débattait au-dessus de sa tête.

– Dis, tu veux bien la faire sortir ? Tu peux dévisser le globe ? demanda-t-elle à son père.

Celui-ci grimpa sur une chaise, mais le globe était brûlant et vissé solidement.

– J'ai peur de casser le verre si je force.

– Elle va mourir là-dedans.

– Peut-être que si on éteint la lumière, elle aura plus de chances, suggéra Pamela.

– Bonne idée. Elle pourra s'échapper dans le noir, dit Will.

– C'est faux ! s'exclama Honor. Vous dites ça pour que j'aille me coucher.

Le lendemain matin, elle s'habilla pour l'école et descendit à contrecœur en songeant à l'humiliation qui l'attendait.

– Allons, ce n'est pas si grave, dit Pamela pour l'encourager. Souviens-toi : une nouvelle entente entre les nations, une génération qui ne connaît pas la peur, un monde de Sécurité et d'Ordre.

– Pourquoi tu ne le récites pas, toi ? grommela Honor.

Elle détestait la chaleur du matin. Elle détestait les céréales détrempées dans son bol. Elle essayait de garder la tête baissée pour ne pas voir la lampe. Elle ne voulait pas savoir, mais il fallait qu'elle regarde.

Au moment de quitter la maison, elle regarda. Elle découvrit que son père et elle s'étaient trompés. L'araignée n'était pas morte, mais elle ne s'était pas non plus échappée. Elle continuait à se débattre pour escalader le verre brûlant.

Toute la journée, Honor resta assise à sa place en regrettant de ne pas être chez elle. Pas dans leur maison étouffante, chez elle dans le Nord, dans ces contrées sauvages et étranges. Là où ses parents traversaient à la rame les marécages et les ruines des vieilles maisons. Là où les canards nichaient dans des champs de foire inondés. Ce mal du pays fit ressurgir un souvenir. Assise dans une barque, elle laissait sa main glisser dans l'eau. Sous la surface, elle aperçut soudain quelque chose qui miroitait. Une tête de cheval ornée d'or et de pierres précieuses.

– On appelait ça un manège, lui dit son père.

– Regarde les miroirs ! s'exclama sa mère en montrant les surfaces argentées piquetées qui brillaient sous l'eau.

– Les enfants montaient sur ces animaux peints. Tu vois le lion ? Et le cygne tout blanc ? L'autre, là, je ne sais plus comment il s'appelle. Et celui-ci, orange ?

Honor plongea la main sous la surface pour caresser la mystérieuse créature aux rayures noires et orange. L'eau ondoyait sur son long corps musclé. Elle essaya de toucher ses yeux scintillants.

Honor ne rêvait plus que très rarement des matins frais et des arbres écarlates du Nord. Elle n'arrivait plus à se représenter le ciel sauvage avec ses couleurs imprévisibles, toujours nouvelles. Le ciel qu'elle voyait désormais n'avait qu'une seule couleur à la fois et cette couleur changeait à chaque heure, à la minute près. Dans la Cité, le ciel était d'un jaune doré, pur, sans aucune nuance. Quand il était bleu, il était bleu ciel, exactement comme le crayon dans la boîte.

Tandis que la pendule fixée au mur égrenait le temps, Honor sentait que ses camarades de classe attendaient. Elles adoraient l'entendre se tromper dans les récitations. Les autres filles habitaient sur des terrains surélevés dans la Cité, dans de grands immeubles que les vagues ne pouvaient pas atteindre. Ou bien dans des villas à flanc de montagne entourées de jardins fleuris, avec des piscines turquoise. Honor apercevait ces maisons quand elle passait en car. Les autres filles allaient les unes chez les autres après l'école, mais jamais chez elle. « Tu sais pas ? chuchotaient-elles. Elle habite près du rivage. » Les autres filles se montraient toujours polies en classe quand Mme Whyte les regardait car la politesse était la Règle, mais dès que la maîtresse avait le dos tourné, elles se moquaient d'Honor.

– Elle vit sur le rivage… chantonnaient-elles.

Le moment était venu. Toute la classe retint son souffle tandis qu'Honor tremblait devant le tableau noir.

– Prends ton temps, lui dit Mme Whyte.

– Après le Déluge, les maladies, la guerre et la famine…

– Parle plus fort.

– … décimèrent la population humaine. Alors, la Mère Nourricière, la Dispensatrice, se dressa. C'était une simple maîtresse d'école. Elle faisait des biscuits. Elle aimait les fleurs, les enfants, le soleil et les chansons. Elle croyait au…

Honor regarda ses camarades de classe, vêtues du même uniforme. Elles étaient toutes assises correctement, la tête levée, le dos bien droit. Elles étaient sages, sauf la fille du deuxième rang, Hester, qui faisait semblant de loucher. Honor s'empressa de détourner le regard, mais elle avait perdu le fil.

– Elle croyait au…

Elle ne pensait plus qu'aux yeux sombres de Hester qui se rapprochaient lentement.

– En quoi croyait-elle ? interrogea Mme Whyte.

Honor n'en avait pas la moindre idée.

– Cherche bien.

Honor baissa la tête. Quand elle la releva, Hester lui souriait de nouveau. Ses yeux étaient revenus en place.

– Honor, dit Mme Whyte, une fois de plus, tu n'es pas prête.

– Mais je…

– Tu oses dire le contraire ?

– Non.

– Il te faut un texte plus simple, dit la maîtresse. Peux-tu lire ceci ? (Elle tendit à Honor une carte sur laquelle ne figuraient que quelques lignes.) Tu t'en souviens ?

La fillette hocha la tête.

– Alors, récite en parlant bien fort.

« Non, pensa Honor en regardant la comptine. Je vous en prie, ne m'obligez pas à faire ça. »

– On t'écoute, dit Mme Whyte d'un ton ferme.

– « Coccinelle, coccinelle, file vite chez toi, récita Honor. L'âtre a pris feu. Tes enfants vont brûler. »

– La suivante.

Mme Whyte lui tendit une autre carte. Honor inspira à fond.

– « L'atmosphère s'écroule, s'écroule, s'écroule… »

– Je crois qu'il s'agit d'une chanson, lui rappela la maîtresse.

– « L'atmosphère s'écroule. Ma belle Dame », chantonna Honor d'une voix entrecoupée.

Ses camarades de classes ne purent réprimer leurs gloussements plus longtemps.

– « Prends le ciel et ferme-le, ferme-le, ferme-le. Prends le ciel et ferme-le. Ma belle Dame », chanta Honor, pendant que les autres filles se cachaient pour pleurer de rire.

Extrait de la publication

Mme Whyte les laissa faire. Elle ne dit pas un mot ; elle laissa les rires se poursuivre, jusqu'à ce qu'Honor ait les joues en feu.

À la récréation, Honor resta seule dans son coin. Tous les élèves des petites sections se retrouvaient en même temps sur le terrain de jeux, pendant que les enseignants s'asseyaient autour des tables de pique-nique, à l'ombre, pour bavarder. Les autres filles se promenaient deux par deux et échangeaient des ragots à voix basse. Honor gardait ses distances.

Arrêtée devant le grillage, elle observait les agents qui taillaient des buissons de l'autre côté. Ils portaient des combinaisons blanches et des chapeaux pour protéger leurs crânes chauves. Ils ne paraissaient ni joyeux ni tristes car ils n'avaient pas de sourcils.

– Bonjour ! leur lança-t-elle à travers le grillage.

Ils ne tournèrent même pas la tête.

– Je m'appelle Honor. Comment vous vous appelez ? demanda-t-elle à celui qui était le plus proche.

Mme Whyte surgit de nulle part pour la prendre par la main et l'entraîner à l'écart, précipitamment.

– Trop près ! Trop près !

– Pourquoi ?

Mme Whyte fulminait.

– À dix ans, elle parle aux… Tes parents ne t'ont donc pas appris qu'il ne fallait jamais adresser la parole aux agents ?

Honor secoua la tête.

– Il n'y avait pas d'agents, là où on vivait.

– À croire que tu as été élevée par des loups !

– Je voulais juste connaître leurs noms.

Mme Whyte se tourna brusquement vers elle.

– Ils n'ont pas de noms. Allez, file ! Trouve-toi une activité.

Honor s'arrêta à l'extrémité du champ et regarda les garçons qui couraient et tapaient dans un ballon orange. Ses parents ne lui avaient jamais interdit de parler aux agents, uniquement de les dévisager.

Elle marcha ensuite jusqu'à un coin poussiéreux sous les arbres. Deux filles faisaient tourner une corde par-dessus laquelle devaient sauter les autres. La première sautait en récitant :

– « A : mon nom est Alice et je suis ingénieur. Mon mari s'appelle Abner et nous rapportons de l'aluminium. »

Elle fit un bond sur le côté pour laisser la corde à la fille suivante, qui récita :

– « B : je m'appelle Brode et je suis ingénieur. Mon mari s'appelle Berthold et nous rapportons du béryllium. »

Elles continuèrent ainsi en égrenant l'alphabet. Honor ne demanda pas à jouer avec elles. Si on oubliait un élément, il fallait tout reprendre au début et les filles se fâchaient.

Au lieu de cela, elle se dirigea vers le bac à sable abandonné. Les filles n'y venaient jamais ; elles avaient peur

du sable car elles croyaient qu'il provenait du rivage. Honor avait vu ses camarades frissonner en passant devant, surtout quand un peu de sable s'était répandu dans l'herbe. « Oh, n'approche pas ! C'est sale ! Il y a des bêtes ! Des puces ! Tu vas avoir plein de sable dans ton pantalon ! »

Honor s'assit sur le bord en bois. Elle fit glisser ses doigts dans le sable blanc et lisse. Elle en prit un peu dans sa main et le laissa retomber en un mince filet.

– Y a pas de fond, déclara un garçon planté près du bac.

Il s'agissait de Helix Thompson, un enfant aux longs cheveux blonds qui lui tombaient toujours devant les yeux. Des yeux marron foncé ou noirs. Difficile à dire, à cause des cheveux justement. Helix pénétra dans le bac à sable. Il promena à la surface un aimant accroché à une ficelle.

– C'est un détecteur de métaux, expliqua-t-il.

– Qu'est-ce que tu détectes ?

– Tout ce qui contient du fer. Des vis, des clous, de vieux outils. J'explore la surface avec mon aimant. Ensuite, je tamise le sable entre mes doigts.

– Montre-moi.

Ils se penchèrent tous les deux au-dessus de l'aimant.

– Si tu avais un aimant comme ça, tu pourrais fabriquer un détecteur de métaux, dit Helix.

– Ça vaut combien de points ?

– Je ne sais pas. Pourquoi ? Tu es pauvre ? demanda le garçon, avec un intérêt soudain.

Honor hésita. Puis elle répondit :

– Oui. Je suis pauvre et je vis près du rivage.

– Tu es une réfugiée ?

Honor ne savait pas trop ce qu'était une réfugiée, mais sa fierté l'empêchait de l'avouer.

– Peut-être. Je déteste l'école, murmura-t-elle.

– Pas besoin d'être une réfugiée pour détester l'école, répondit Helix.

Le lendemain, à la récréation, Helix chercha Honor. L'ayant trouvée, il glissa la main dans sa poche pour en sortir un gros aimant attaché à une ficelle.

– Tiens, c'est pour toi.

Ils traversèrent le terrain de jeux ensemble en essayant de détecter des bouts de métal ou des pièces de monnaie. Honor découvrit un clou rouillé.

– La chance du débutant, commenta Helix et ils continuèrent d'avancer. Ton père travaille pour mon père, ajouta-t-il. Ils travaillent dans le même bâtiment.

– Le Centre informatique ?

Helix hocha la tête.

– De quelle île tu viens ?

– Je ne pense pas qu'elle avait un numéro.

– Tu viens d'une île sans numéro ?

Helix semblait fasciné.

Honor hocha la tête.

– Oui, dans le Nord.

– Ça ressemblait à quoi ? Comment ils vous ont trouvés ? C'est des Récupérateurs qui sont venus vous chercher ?

Honor ne répondit pas.

– Pourquoi ils ont envoyé tes parents ici ?

– Pour la même raison que tous les autres, répondit la fillette, sèchement.

Les Colonies étaient les seules îles dotées de numéros officiels. Les seules îles où la Compagnie autorisait que des gens vivent.

– Oui, mais pourquoi sur cette île ?

– Pour le travail.

Helix la regarda d'un air sceptique. Ils s'étaient réfugiés sous un arbre, mais même à l'ombre, le soleil leur brûlait les épaules. Leurs cheveux étaient collés par la sueur sous leurs chapeaux.

– Si on les a envoyés ici pour le travail, dit Helix, comment ça se fait que ta mère n'a pas été sélectionnée pour un emploi ?

Ce soir-là, Honor demanda à sa mère :

– Quand est-ce que tu vas trouver un emploi ?

Elle était assise sur le comptoir de la cuisine pendant que ses parents faisaient cuire du poulet et du riz dans une marmite.

Pamela ne répondit pas.

– Tous les autres ont un travail, ajouta Honor.

Pamela se tourna vers Will. Puis elle dit :

– Parfois, la Compagnie a trop d'ingénieurs au même endroit.

– Ils ne vous auraient pas envoyés ici s'il y avait déjà trop d'ingénieurs sur l'île, souligna la fillette. Tu ne veux pas trouver un travail ?

– Bien sûr que si !

– Si tu avais un travail, on pourrait déménager. On aurait les moyens de vivre en hauteur.

– Oui, je sais bien. J'ai très envie de trouver un travail. Chaque jour je vais à la Cité et je demande dans tous les bureaux.

– Pourquoi ils ne te donnent rien, alors ?

– Dans mon cas, répondit Pamela, c'est parce qu'on va avoir un bébé.

Honor jeta un regard horrifié à ses parents.

– Tu vas avoir un petit frère ou une petite sœur, dit son père.

– Dans sept mois, précisa sa mère.

– Comment c'est possible ? demanda Honor.

Elle était abasourdie. Une mère, un père et un enfant formaient une famille. Les familles se composaient de trois personnes. Elle n'avait jamais entendu parler d'une famille de quatre !

– Le bébé sera très intéressant, tu verras, dit sa mère. Il grandira et il ira à l'école comme toi.

Extrait de la publication

– À l'école, personne n'a un bébé à la maison.

Pendant un bref instant, son père sembla en colère.

– Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Nous ne sommes pas comme les autres gens, dit sa mère.

– On est comme qui, alors ? demanda Honor.

Ses parents s'esclaffèrent.

Honor sortit en courant par la porte de derrière et fonça vers le petit coin rocailleux où son père avait planté des bananiers ; elle se coucha sous leurs grandes feuilles vertes et pleura.

Son père vint la chercher, mais elle le repoussa. Elle continua à pleurer jusqu'à ce que sa mère se penche au-dessus d'elle pour lui expliquer, à voix basse, qu'elle devait rentrer dans la maison. Si elle faisait trop de bruit, la Patrouille de Quartier allait l'entendre. Alors, elle rentra et sécha ses larmes. Pendant le dîner, elle ne dit pas un mot.

– Pardonne-nous d'avoir ri, dit son père.

– Un bébé, c'est une chose merveilleuse, dit Pamela. Tu verras.

– On trouvera une plus jolie maison. On ne va pas vivre ici éternellement, tu sais, ajouta son père.

Ses parents ne comprenaient pas. Une fois que le bébé serait là, sa famille ne pourrait jamais s'intégrer. Dans toutes les autres familles, ils étaient trois ; eux seraient quatre. Les autres familles avaient la bonne taille ; la sienne serait trop grande.

Honor décida de ne pas parler du bébé à l'école. Pas même à Helix. Mais celui-ci la surprit. Juchés sur une table de pique-nique, ils s'amusaient à sauter le plus loin possible, l'un après l'autre. Ils plantaient des bâtons dans le sol pour mesurer la longueur de leurs sauts.

Honor s'apprêtait à sauter de la table quand Helix lâcha :

– J'ai entendu mon père dire que ta mère allait avoir un bébé.

La fillette était si près de s'élancer qu'elle perdit l'équilibre et tomba lourdement dans la terre.

– Regarde ce que tu me fais faire !

– Désolé.

Helix remonta sur la table pour sauter à son tour.

Honor en fit autant.

– C'est à moi, dit-elle. Ça ne comptait pas.

– C'est la vérité ?

– Chut.

– C'est un secret ?

– Ne le dis à personne.

– Pourquoi ?

Du haut de son perchoir, Honor regarda Helena, Hortense et Hiroko passer nonchalamment.

– Parce que j'ai déjà assez d'ennuis comme ça ! J'habite près du rivage. Personne ne viendra jamais chez moi.

– Tu peux venir chez nous, dit Helix.

Honor pensa qu'il avait simplement pitié d'elle.

– J'ai pas envie.

– Mais si !

– Non.

– On a une piscine à jets.

– Je demanderai à mes parents.

Honor pouvait garder le secret à l'école, mais tous les habitants des maisons environnantes remarquaient que Pamela grossissait. Honor se réjouissait qu'aucun des enfants du quartier n'aille à la Old Colony School.

Parfois, avant le dîner, elle jouait avec ses voisines, les enfants des indigènes de l'île, des fillettes à la peau mate et aux yeux marron. Elles s'appelaient Felicia, Gina et Hattie. Honor enviait leurs cheveux noirs et lisses.

Il y avait des panneaux de basket sur le terrain pavé devant les maisons. Honor et les autres filles s'y amusaient, pendant qu'un groupe de garçons tapait dans un ballon de foot. Ils jouaient à un jeu brutal nommé Le Météorologue, dans lequel un garçon bombardait les autres avec une balle. Ce jeu n'était Pas Autorisé car le mot « Météorologue » était Inacceptable. Chaque fois que les garçons se faisaient prendre par la Patrouille de Quartier, ils devaient ratisser, balayer et mettre en morceaux des cartons pour le recyclage.

– Savez-vous ce que vous dites quand vous utilisez le mot « Météorologue » ? leur demanda un jour M. Pratt. Le Météorologue est un fou. À peine vous apercevrait-il

qu'il vous noierait. Il vénère l'Ancien Climat. Il pense que le monde était mieux avant. Tout ce qu'il veut, c'est vous pousser à désobéir. Prenez ces balais et balayez-moi les marches !

Il montra l'escalier en ciment qui conduisait aux habitations.

Les garçons baissèrent la tête et acceptèrent leur punition, mais quelques semaines plus tard, ils recommencèrent à jouer au jeu du Météorologue. Les filles les entendaient prononcer le mot interdit quand ils se visaient avec la balle.

À distance respectable, quelques fillettes sautaient à la corde. Si elles trouvaient un morceau de craie, elles dessinaient une marelle sur le bitume. Elles tapaient dans leurs mains en scandant :

« Mlle Mary Mack, Mack, Mack
Toute vêtue de noir, noir, noir
Avec des boutons en ivoire, voire, voire
Du haut en bas du dos, dos, dos
Elle demanda à sa mère, mère, mère
Un peu d'argent, gent, gent
Pour voir un éléphant, éléphant, éléphant
Sauter la clôture
Il sauta si haut, haut, haut
Qu'il atteignit l'azur, zur, zur.
Et ne retomba jamais, jamais, jamais.
Jusqu'au 4 juillet. »

Les filles avaient vu des photos des éléphants qui parcouraient jadis les prairies sauvages, mais aucune ne savait précisément à quoi correspondait le mois de juillet sur les anciens calendriers. Les plus âgées se disputaient à ce sujet. Hattie pensait que juillet avait été un mois d'été à la fin de l'année, mais Honor était persuadée que juillet était un mois d'hiver. Sinon, pourquoi la robe de Mlle Mary serait-elle boutonnée dans le dos jusqu'en haut ? Elle avait certainement froid. Honor imaginait la brise dans le ciel de juillet. Quel monde magnifique. Elle souhaitait l'impossible : que ses parents baptisent le bébé « Juillet ».

CHAPITRE 5

L'après-midi où ils se rendirent au domicile de Helix, Honor et ses parents prirent le car qui gravissait la pente du volcan. Honor n'avait jamais vu une aussi belle maison. L'extérieur était entièrement blanc et le toit recouvert de tuiles bleu-vert semblables aux écailles d'un dragon. Dès que la mère de Helix leur ouvrit la porte, Honor sentit la brise des appareils de climatisation. Elle apercevait, à l'autre extrémité du salon, un patio blanc envahi de lavande et d'arbres aux fleurs rose pâle. La piscine à jets miroitait au milieu.

Helix et elle y jouèrent tout l'après-midi. Ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux et la fontaine au centre les aspergeait de gouttelettes. Les Thompson avaient pris place dehors avec les Greenspoon et tous les quatre sirotaient des boissons dans des petits verres. Comme toujours, les adultes parlèrent

du temps, de la Compagnie, du Nouveau Plan quinquennal d'extension de l'Enceinte jusqu'à la mer Tranquille.

Lorsqu'ils sentirent les tiraillements de la faim, Honor et Helix s'enveloppèrent dans de grandes serviettes blanches et se rendirent à la cuisine sur la pointe des pieds. Quand Helix ouvrit le réfrigérateur, Honor vit des pommes et des oranges, des paquets de fromage et toutes sortes de jus de fruits, y compris du jus d'airelles. Helix ouvrit ensuite le placard qui contenait des biscuits au chocolat, des grappes de dattes, des abricots secs, des bretzels et des crackers en forme d'animaux. Helix en prit deux poignées, une pour lui et l'autre pour son amie.

– Tu es Haut Supérieur ? demanda Honor.

– Ouais, répondit Helix, la bouche pleine. Mes parents font partie de la Compagnie.

– Oh.

Les parents d'Honor n'en faisaient pas partie. Il n'y avait jamais de crackers en forme d'animaux à la maison.

– Mon père travaille à la Planification, se vanta Helix. C'est lui qui conçoit le temps qu'il fera sur la mer Tranquille. Et ma mère…

Honor lui coupa la parole :

– Il commence à pleuvoir.

Tous les deux regardèrent par la fenêtre de la cuisine. Le ciel était sombre. Dehors, des feuilles et des serviettes de table tournoyaient dans le vent. Les adultes s'empressèrent de rentrer avec leurs verres.

– Ils n'avaient pas prévu de tempête, commenta la mère d'Honor.

– Habituellement, ils sont très doués ici. Vous êtes prévenu au moins un jour à l'avance, dit M. Thompson. Mais parfois…

– Parfois, le temps est imprévisible, dit Will.

Les fenêtres claquaient dans la maison spacieuse. Honor fut parcourue par un frisson de peur.

Mme Thompson voulut rassurer tout le monde :

– Nous avons une pièce de sécurité.

– J'aimerais bien qu'on en ait une, nous aussi, soupira Pamela.

– Ça ne changerait pas grand-chose, répliqua Will. Nous sommes trop près du rivage.

– Suivez-moi tous, dit M. Thompson. (Il ouvrit une porte dans le salon et leur indiqua un petit escalier.) Il n'y a que quelques marches à descendre.

C'est alors que les lumières s'éteignirent.

À la faible lueur dispensée par les fenêtres, ils descendirent dans une pièce obscure. À tâtons, Mme Thompson trouva une lampe électrique et l'alluma. Honor constata alors que la pièce était bordée d'étagères, et sur ces étagères étaient soigneusement entreposés des paquets de biscuits salés et sucrés, des boîtes de thon, de légumes et de jus de fruits. Sur l'une des étagères, il n'y avait que des lampes électriques et des paquets de piles. D'autres supportaient des jeux et des puzzles. Sur celles du bas étaient enroulés

des sacs de couchage ; il y avait même des oreillers. Par une porte ouverte, Honor put voir que ce refuge disposait de sa propre salle de bains avec des toilettes, une baignoire et une pile de serviettes blanches.

– Vous avez « tout » ! murmura-t-elle, ce qui fit beaucoup rire ses parents et les Thompson.

– J'ai même descendu mon vieux violon, dit le père de Helix.

– Vous voulez bien nous jouer quelque chose ? demanda Pamela.

– Si j'avais mon harmonica, je vous accompagnerais, dit Will. Mais la Poste me l'a volé quand nous sommes arrivés ici.

– Vous nous jouez une chanson ? insista Pamela.

– Oh, non, je ne peux pas jouer devant vous. Je manque d'entraînement, je n'ai pas touché à mon violon depuis des années. Sinon, je serais obligé de jouer leur nouvelle musique dans l'orchestre de la Colonie. Et ça, je ne pourrais pas…

Il regarda brièvement Honor et Helix qui buvaient du jus de pomme en boîte, assis par terre.

– Je n'ai pas le temps, ajouta-t-il.

Le jus de pomme avait un goût métallique, mais Honor trouvait ça bon.

– Nous n'avons eu qu'une seule grosse tempête, il y a de ça plusieurs années, dit M. Thompson.

– Au moins trois ans, précisa son épouse. Ça ne se produit que tous les trois ou quatre ans, généralement. La

dernière a duré environ deux jours. Nous avons eu des carreaux brisés. Et des tuiles cassées sur le toit. Beaucoup d'arbres sont tombés.

– Ils ont bloqué les routes, ajouta M. Thompson. Presque tout le rivage était inondé.

Honor se raidit.

– C'était avant qu'ils construisent la digue, s'empressa de préciser M. Thompson.

– Notre maison ne va pas être engloutie, hein ? demanda la fillette.

– Ce serait amusant, dit son père. On verrait ce qu'on peut y pêcher.

– Ne parle pas de malheur, Will ! dit Pamela.

Tout le monde resta muet pendant un long moment. Finalement, Mme Thompson dit :

– Vous pouvez rester avec nous le temps qu'il faudra.

Ils ne voyaient pas la tempête, mais ils l'entendaient : un bruit semblable à des plats qui s'entrechoquent, le mugissement du vent et les hululements des sirènes d'Alerte à la Tempête indiquant que tout le monde devait descendre sous terre.

– Qu'est-ce qu'on fait si on est dehors ? demanda Honor à son père.

– On court.

Honor frissonna. Elle sentait la maison trembler au-dessus de leurs têtes.

– Qu'est-ce qui va se passer si le vent devient trop violent et que les murs ne résistent pas ? demanda-t-elle.

– La maison risque d'être arrachée au flanc de la montagne, répondit M. Thompson. Ou bien, s'il y a un glissement de terrain, elle peut être entraînée jusqu'en bas, et finir dans le jardin des voisins.

– Regarde, Daniel ! dit Mme Thompson d'un ton de reproche. Tu ne vois pas que tu l'effraies. (Elle s'adressa à Honor.) Même si les murs s'en vont, nous ne craignons rien ici, sous terre.

– Sauf s'il y a un tremblement de terre, ajouta Helix.

– Si tu sortais ton jeu de cartes, plutôt ? lui lança sa mère.

– Auquel cas, toute la maison pourrait s'écrouler…

– Helix Hephaestus Thompson, ça suffit !

Honor, Helix et les quatre parents jouèrent à la Coopération, puis au jeu de la Trêve.

Mme Thompson ouvrit des sardines en boîte. Honor n'en avait jamais mangé. Elles étaient argentées et délicieuses. Les adultes les déposèrent soigneusement sur des crackers pour les déguster à petites bouchées. Helix et Honor, eux, les tinrent par la queue pour les faire descendre dans leurs bouches. En guise de dessert, il y avait des caramels enrobés de chocolat. Ils étaient si bons, si collants, que les enfants en demandèrent un deuxième, puis un troisième, mais ils n'eurent droit qu'à deux caramels chacun.

– C'est pas juste, soupira Helix.

– Et pourquoi donc ? demanda son père.

– C'est une occasion exceptionnelle.

– C'est surtout l'heure d'aller se coucher, dit sa mère et elle étendit par terre des sacs de couchage moelleux pour les deux enfants.

– Ferme les yeux et fais semblant de dormir, souffla Helix à Honor. Comme ça, tu découvriras des secrets et des trucs dangereux.

Honor avait du mal à faire mine de dormir, alors que le sac de couchage était si douillet, si chaud. Malgré cela, elle essaya d'espionner les secrets.

– Prenez les Nouvelles Directives, par exemple, disait M. Thompson.

– … nous serons tous emmenés avant l'année prochaine si on s'y fie, disait son père.

– Vous n'y croyez donc pas ? dit Mme Thompson.

– C'est une question ?

– Non.

– Vous laissez entendre que nous sommes Imprévisibles.

– Ne sommes-nous pas tous Imprévisibles ici ? demanda Mme Thompson.

Will et Pamela pouffèrent. Honor avait sombré dans le sommeil, mais ces petits rires et le mot « Imprévisible » la réveillèrent. Elle se tourna vers Helix. Il était couché à plat ventre, la tête posée sur les bras. Il avait les yeux grands ouverts.

– Les Nouvelles Directives, c'est du bidon, déclara le père d'Honor. Tout le monde le sait.

– Chut ! Pas devant les enfants, dit Pamela.

Honor et Helix demeuraient aussi immobiles que possible dans l'obscurité.

– Ni crayon ni papier dans les logements privés ? Comment pourront-ils faire appliquer cette loi ?

– Dans le temps, il y avait des ordinateurs chez les gens, souligna M. Thompson.

– C'était il y a cinquante ans, répondit le père d'Honor. Avant le Déluge.

Un fracas les fit taire. Quelque chose – une étagère de livres ou un arbre – était tombé au-dessus de leurs têtes.

– La Compagnie a interdit les téléphones, les télévisions et les radios. Internet. Pourquoi pas le papier et les crayons ?

– « Pas de cartes routières, ni de jumelles… » (Le père d'Honor lisait ce qui était écrit sur une feuille.) « Pas de télescope. Pas de sextant. Pas de boussole. Aucun matériel de cartographie, d'orientation ni d'astronomie amateur… » C'est ridicule.

– Si nous ne pouvons plus dresser nos propres cartes, nous serons obligés d'accepter les Siennes, dit Pamela.

– Et de suivre Ses Directives, ajouta M. Thompson.

– Y a-t-il eu une vie avant Elle ? murmura sa femme.

– Y aura-t-il une vie « après » Elle ? C'est ça, le plus important, dit Will.

– À en croire le Météorologue…

Dans le noir, Honor tourna la tête vers Helix, mais celui-ci demeurait immobile.

– Je ne crois pas qu'il existe un Météorologue, dit Pamela. Je pense que ces messages viennent directement de la Mère Nourricière. Et je pense que les Contre-Directives sont un piège destiné aux Partisans.

– Vous croyez qu'elles émanent du bureau de la Communication ?

– Absolument, répondit Pamela. À mon avis, ils possèdent un service exprès pour les rédiger.

– Dans ce cas, c'est un piège sophistiqué, commenta M. Thompson.

– Aucune personne seule ne pourrait imprimer tous ces tracts et les distribuer dans la Cité.

– C'est pour cette raison qu'ils l'appellent le Prophète, dit Will.

– Non, répliqua sa femme. Personne ne pourrait faire tout ça sans se faire pincer. Les tracts proviennent du bureau de la Communication.

– « Mangez des fruits cueillis sur l'arbre, pas de nourriture transformée. Apprenez à nager. Trouvez des endroits sombres et étudiez le ciel non contrôlé. Entraînez votre mémoire chaque jour, récita Will. Patience. Silence. Commencez la révolution en vous-même. »

– On ne peut pas commencer une révolution en soi-même, dit Pamela. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

La tempête fit rage toute la nuit et toute la matinée. En fin d'après-midi, ils entendirent la sirène annonçant que le danger était passé. Helix et Honor roulèrent leurs sacs de couchage. M. Thompson remonta le premier et s'écria :

– Ce n'est pas trop grave !

Sa femme rassembla les boîtes et les emballages vides et les monta dans la maison pour les recycler. Ensemble, les deux couples contemplèrent les vestiges du jardin. Les murs blancs de la maison étaient lézardés. Toutes les fenêtres avaient été soufflées et le patio était jonché d'éclats de verre. Les arbres en fleurs avaient disparu ; ils s'étaient noyés dans la piscine. Au-delà de la maison, la colline luxuriante était quasiment pelée ; il restait à peine quelques plantes et des poignées de feuilles aux arbres.

Les Thompson proposèrent aux parents d'Honor de rester avec eux, mais Will et Pamela avaient hâte de voir ce qui était arrivé à leur maison. Mme Thompson leur demanda s'ils voulaient laisser Honor ici pendant qu'ils allaient inspecter les dégâts.

– Non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, dit la mère de la fillette.

– Je ne sais pas si les cars fonctionnent, souligna son père. On risque d'avoir du mal à rentrer.

Lentement, tous les trois descendirent une route boueuse envahie de branches. Des agents en combinaison blanche déblayaient des amas de métal tordu et de verre brisé. Honor et ses parents attendirent le car sous un crachin.

– On devrait mettre des seaux dehors pour récolter la pluie, dit Will à Pamela. Je ne sais pas si on aura de l'eau courante.

– Dans ce cas, on aurait dû rester avec Daniel et Clara, répondit-elle.

– Non. On va peut-être devoir effectuer des réparations, dit Will.

– Si la maison n'est pas engloutie.

Extrait de la publication